

CHRISTOPHE MOLMY

Quelque part
entre le bien
et le mal

Par l'auteur des *Loups blessés*

LE POLAR AUX 5 SÉLECTIONS LITTÉRAIRES

« Un réalisme bluffant » *Le Parisien*



Quelque part entre
le bien et le mal



DU MÊME AUTEUR

Les Loups blessés, éditions de la Martinière, 2015,
Points, 2016

CHRISTOPHE
MOLMY

Quelque part entre
le bien et le mal

Éditions
de La Martinière

978-2-7324-7927-9

© 2018 Éditions de La Martinière
Une marque de la société EDLM

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Fabrice, mon ami

1

Le vol, c'est un métier comme un autre. Franck Schmidt en vivait depuis qu'il était enfant. Depuis que son père lui avait expliqué qu'en dehors des siens prendre ce qu'il désirait n'était pas du vol mais un mode de vie. Celui de gens qui avaient refusé le choix facile d'un appartement de banlieue et d'un petit boulot. Celui de ses oncles, ses cousins. De presque toutes les personnes qui l'avaient vu grandir. Ce métier, il l'abordait avec la rigueur et le sérieux d'un professionnel, exigeant et attentionné envers ses partenaires, habile et prudent sur le terrain, joueur et taiseux avec les flics. Il avait vite compris que, pour durer, le secret était de se gaver sans être trop regardant, ramasser tout ce qui était possible sans devenir trop gourmand. L'intérêt majeur de cette vie était la liberté. Ce qu'il devait préserver avant tout. La liberté, et le frisson qui le parcourait à chaque fois.

Lorsque Stéphane, son jeune frère, lui avait proposé de s'attaquer à des distributeurs de billets, il avait eu faim rien que d'y songer. Comme s'il tenait déjà un calibre à la main. Comme à chaque fois qu'il s'imaginait monter sur un braquage, avec ce sentiment de surpuissance qui le grisait, cette impression de dominer son destin.

Juché sur son scooter volé, il surveillait la rue tandis que Stéphane reculait pour prendre suffisamment d'élan. Avant que son cadet ne rabatte la visière de son casque de moto, il aperçut ses yeux soudain durcis par le stress et l'adrénaline ; aussi précis qu'une visée laser braquée sur la façade de la banque. Il aimait cet état presque second, celui où se mêlaient la peur et l'envie de tout faire voler devant soi, cette sensation de pouvoir tout écraser.

Il connaissait bien le quartier. Depuis Stalingrad, l'avenue Jean Jaurès filait tout droit vers Pantin. À quelques encablures de leur fief, dans les quartiers nord de Montreuil. Là où, avec Stéphane, ils avaient passé leur jeunesse à semer les flics sur des motos, puis au volant de voitures volées, à l'âge où d'autres perdaient leur temps à l'école. Ils connaissaient chaque sens interdit, chaque impasse. Autant de moyens de disparaître en cas de course-poursuite, du moins si une patrouille avait le temps de se pointer avant qu'ils ne s'envolent. Attentionnés, les flics prenaient toujours le soin de les prévenir de leur arrivée en mettant leur deux-tons.

Cela faisait maintenant cinq bonnes minutes que l'employé s'était enfermé dans le local de maintenance. Juste assez pour lancer la procédure de temporisation ; l'ouverture retardée des coffres relais qui abritaient l'argent destiné à alimenter le distributeur. Franck démarra pour s'assurer que son TMax n'allait pas le planter au moment de s'enfuir, fit un signe de tête à son frère. Stéphane allait se lancer d'une seconde à l'autre. Il n'hésiterait pas. Quand ils étaient gosses, Franck l'avait vu foncer sur un barrage de pandores¹ au volant d'une voiture *empruntée* pour rentrer au camp en sortant de boîte. La berline diesel n'avait rien sous le capot. Compte tenu de leur âge ils ne risquaient

1. Gendarmes.

pas grand-chose, pas même les foudres de leur daron. Et pourtant, Stéphane avait accéléré, en se marrant. Les gendarmes avaient trouvé ça moins drôle, rafalant l'arrière de la voiture et les traquant le reste de la nuit. Stéphane voulait s'amuser. Foncer et mordre le destin à pleines dents pour le faire lâcher prise. À près de trente-cinq ans, Franck avait renoncé à prendre des risques inutiles ; la dernière fois qu'ils s'étaient attaqués à un DAB, ils avaient pris plus de soixante-dix mille euros. Assez pour lever le pied un moment.

Ses muscles se tendirent. C'était toujours pareil avant un braquage. Même s'il y pensait depuis plusieurs jours, qu'il s'était levé avec l'idée de se retrouver là, un calibre dans la poche et prêt à tout, il fallait laisser à son corps le temps de s'y préparer. Dans quelques secondes, il aurait peut-être besoin de courir ou de se battre, de charger son frère derrière lui pour s'enfuir dans les rues de Paris. Sans qu'il ne puisse trouver les mots exacts pour le décrire, le temps parut s'étirer. Autour de lui, le monde tournait en ignorant le fracas qui s'annonçait. Il regarda une famille traverser devant lui. Il était presque midi, la mère avait dû aller chercher ses deux enfants à la sortie de l'école. Ils ne devaient pas avoir plus de dix ans, mais même son affection pour les gamins ne réussit pas à le toucher, à se frayer un chemin jusqu'à sa conscience. À ce moment précis, ils ne représentaient qu'une gêne potentielle. Une complication. Son instinct de survie écrasait tout le reste.

Stéphane accéléra plusieurs fois sans passer de vitesse, pour chauffer le moteur et se motiver. Les roues avant de la vieille Renault Mégane patinèrent une fraction de seconde sur le bitume, dégageant un peu de fumée, puis le véhicule bondit. Il n'y avait qu'une trentaine de mètres

à parcourir, le choc fut immédiat. La violence de l'impact fut telle que la porte du local attenant à la banque s'affala d'un seul coup, emportant une partie du mur qui entourait le chambranle. Stéphane recula sur une vingtaine de mètres en faisant hurler le moteur, puis la voiture bélier frappa le mur du local une seconde fois. Au milieu des décombres de carreaux de plâtre, on distinguait à peine la silhouette du dabiste. Stéphane se dégagea de l'habacle de la Mégane, l'attrapa par le col pour le pousser au fond de ce qui restait du réduit. Franck vint se poster devant l'entrée fracassée. Malgré la poussière et le manque de lumière à l'intérieur, il reconnut les coffres relais. L'un d'entre eux était entrouvert. Stéphane le vida, fourra les liasses dans le sac qu'il portait en bandoulière, puis frappa le visage du dabiste avec la crosse de son arme.

– Ouvre les autres, magne-toi.

Son arcade sourcilière explosa, lui inonda le visage de sang. Il mit quelques secondes à trouver la bonne clé sur son trousseau, mais ouvrit finalement un second coffre. Dans la rue, la moitié des passants tenait un portable à la main. Ceux qui ne filmaient pas devaient déjà avoir fait le 17. Franck klaxonna pour faire décrocher son frère. Il n'entendait pas encore de sirènes de flics, mais ils n'allaient pas tarder.

C'était le moment qu'il préférait. De l'adrénaline pure. Il sortit le cocktail Molotov qu'il gardait dans son blouson, l'alluma et le jeta à l'arrière de la Mégane. Le siège s'enflamma tout de suite. Franck abaissa la visière de son casque, déroula mentalement le chemin qu'il avait repéré à plusieurs reprises les jours précédents. Le moteur vrombit. Il lui sembla qu'il faisait vibrer tout son corps. Son cœur s'emballa. Des voitures de flics se rapprochaient. Un sentiment mêlé de peur et d'excitation l'envahit. Il

inspira longuement. Stéphane sortit en courant au milieu des gravats, grimpa derrière lui, et il démarra, ne pensa plus qu'à la route.

D'un coup de reins, il accompagna un mouvement du bras gauche pour se déporter suffisamment et éviter un passant qui traversait à la hâte devant eux. L'arrière du TMax dérapa légèrement, mais Franck reprit facilement le contrôle, accéléra encore pour filer par le couloir de bus.

Dans son rétroviseur, il reconnut une voiture de police sérigraphiée qui s'engageait dans l'avenue. Parvenu aux maréchaux, il vira à droite sur le boulevard d'Indochine pour longer le périphérique jusqu'à la porte des Lilas. À cette heure, la circulation redevenait plus dense. Il slaloma entre les voitures, brûla quelques feux rouges, laissa la rue de Belleville derrière eux pour prendre rue de Paris au Pré-Saint-Gervais. Il connaissait par cœur le chemin jusqu'à Montreuil. De ces dédales, il gardait d'ailleurs la trace d'une chasse dont il était sorti perdant, alors qu'il n'était qu'un môme. Une cicatrice qui courait sur une partie de sa jambe droite, de la taille jusqu'au genou. Témoin d'une époque où il prenait des risques stupides.

Boulevard d'Algérie, il accéléra encore pour déboucher porte des Lilas. Ensuite, il n'avait plus qu'à filer vers le boulevard Pasteur avant de se perdre dans Montreuil. Il ralentit à l'approche d'un carrefour. Bien qu'engourdie, sa peur veillait à l'empêcher de faire n'importe quoi. Il s'assura que le bus qui arrivait par sa droite l'avait bien vu, se glissa derrière une voiture qui venait de piler en klaxonnant. Il l'ignora et fonça, concentré sur la rue de Paris qui s'offrait à lui.

Quelques minutes plus tard, le scooter se gara comme prévu au fond d'un terrain que possédait l'un de leurs cousins. Près de deux caravanes, la famille se préparait à

déjeuner dans le bungalow abritant la cuisine. Franck se posa derrière, à l'abri des regards, même s'il était rare que des patrouilles de flics s'aventurent dans le coin. Il coupa le moteur, mit pied à terre et s'étira pour essayer de se détendre. Tout son corps était douloureux. Il savait qu'il lui faudrait plusieurs jours pour évacuer totalement la tension. Même si tout s'était bien passé, il restait prêt à s'élancer s'il le fallait. Il pensa à la voiture de flics qu'ils avaient semée. Ils avaient pris trop de risques, trop attendu pour décoller. Il devait en parler à son frère, ou peut-être prendrait-il sa place la fois prochaine. L'idée était de ramasser un maximum de fric, mais il valait mieux multiplier les attaques plutôt que de se faire serrer, ou d'être obligé d'ouvrir le feu pour couvrir leur fuite. Entre une agression à main armée et une tentative d'homicide, il y avait facilement cinq ans ferme.

Ce coup-là, ils s'en étaient bien tirés. C'était le principal. Franck chassa ses pensées en retirant son casque. Il se recoiffait quand Rudy lui tomba dessus.

– Alors, ça a marché ? Pas de problèmes avec les condés ?

– Non, on les a eus au rétro, mais pas longtemps.

– Vous les avez calibrés ?

Franck ôta ses gants, son blouson et les posa sur la selle du scooter. Il avait besoin de respirer. Son cousin trépi-gnait devant lui, un sourire béat en travers du visage. Il le saisit des deux mains pour le tirer à lui et l'embrassa sur le front.

– Tu penses qu'à faire la guerre, toi. Qu'est-ce que t'as à bouffer, je crève de faim.

Sa tante sortit du bungalow pour les rejoindre. Plus jeune que sa sœur d'une dizaine d'années, elle avait le même regard maternel. La même manière de ramener ses cheveux pour les attacher. Le même sourire attendri. Du fond du terrain, les enfants qui étaient en train de jouer arrivèrent

en courant pour les épier. Stéphane finit de se déséquiper, se planta devant Rudy et lui tendit son sac.

– Tiens, il y a mon calibre et la thune. Planque ça quelques jours, et envoie des petits autour pour vérifier qu'on n'a pas de flicaille en civil dans les reins.

Même s'ils parvenaient jusqu'au campement, ils auraient du mal à trouver le sac, sûrement enterré sous l'une des caravanes, et qui, de toute façon, n'appartiendrait à personne. Franck et Stéphane ne vivaient pas sur place. Au pire, ils perdraient le butin. Franck était serein. Rien ne filtrerait hors du quartier et, dans quelques jours, il récupérerait son argent. Il sortit une liasse de sa poche, adressa un clin d'œil aux enfants qui se ruèrent vers lui en gloussant.

2

La première sonnerie annonça la reprise des pourparlers. Le négociateur attendit la troisième pour décrocher :

– Oui, allô.

– T'es qui, toi ?

– Un cousin d'Hayet, c'est elle qui m'a demandé de voir avec vous.

– Quoi, un cousin ? T'es flic, c'est ça ? Je lui avais dit de ne pas appeler les flics à cette connasse. Dis-lui qu'on va lui renvoyer en morceaux, son mari.

– Déconnez-pas, je suis pas flic, je vous jure. Je veux juste vous filer la thune, toute la famille s'est cotisée. On va payer, je vous jure.

L'interlocuteur raccrocha violemment. Il y eut un silence, et avant qu'elle n'ait le temps de réagir, Philippe Lelouedec se leva de sa chaise pour aller s'asseoir dans le canapé, près de la jeune femme au regard affolé, au bord des larmes. Son mètre quatre-vingt-dix impressionnait.

– Ne vous inquiétez pas, madame Yakout. Ce qui vient de se passer est tout à fait normal. Les hommes qui ont enlevé votre mari étaient surpris de ne pas vous parler, c'est tout. C'est comme ça à chaque fois, mon collègue est négociateur depuis près de dix ans, il faut que vous lui fassiez confiance.

Nabil se tenait debout à leurs côtés. Il s'accroupit pour se mettre à leur hauteur, échangea un regard avec Philippe. Quelque chose dans sa voix, sa douceur, avait le don d'apaiser l'esprit le plus troublé.

– C'est vrai, c'est toujours pareil. Ils vont rappeler, vous allez voir. Il faut nous faire confiance, Hayet.

– D'accord, mais vous allez lui dire quoi ? Le monsieur, là...

Elle désignait Philippe du regard.

– Il dit que vous ne payez jamais. Alors pourquoi vous leur faites croire le contraire ? S'ils comprennent, ils vont le tuer, Amar.

Philippe avait déjà eu cette discussion lors d'autres affaires d'enlèvement. Ses yeux se rétrécirent, comme s'il cherchait à ajuster son regard et prit les mains de la jeune femme dans les siennes.

– Je sais que c'est dur, mais il ne faut jamais payer. Des histoires comme ça, on en traite souvent. Vous avez pris la bonne décision en nous appelant, c'est ce qu'il fallait faire. Mais maintenant, il faut nous laisser travailler. Vous devez comprendre une chose importante ; votre mari est toujours en vie parce qu'il représente beaucoup d'argent à leurs yeux. La rançon, c'est la seule chose qui les intéresse. Lui faire du mal, ce serait risquer de tout perdre. Pour le moment, ils cherchent surtout à garder le contrôle sur vous en vous faisant peur. C'est pour ça qu'ils vous menacent sans arrêt, qu'ils vous raccrochent au nez. Ils essayent de vous impressionner, mais on a la seule chose qu'ils veulent. Alors on va négocier, les faire venir où on veut et on va les serrer quand ils essayeront de récupérer l'argent. Si vous payez sans nous le dire, Amar n'aura plus aucune valeur pour eux et je ne pourrai plus rien pour vous.

– Payer sans vous le dire ? Mais vous croyez que j'ai

trois cent mille euros, comme ça ? Je sais pas ce que vous vous imaginez, mais Amar, il me dit jamais rien sur ses affaires. Il trafique un peu, c'est tout ce que je sais. Un billet de temps en temps, mais franchement, je comprends pas ce qui nous arrive.

Après plus de vingt ans passés à se confronter à des menteurs, Philippe ne se faisait plus guère d'illusions sur la nature humaine. Il ne se souvenait plus bien quand, mais un mensonge de trop avait dû, un jour, finir d'effacer chez lui la dernière trace de confiance qui lui restait. Pourtant, la détresse de cette femme sonnait juste. L'expression de douleur qu'il voyait sur son visage le poussa à la croire. Il s'adoucit, abandonna ses mains et se leva pour faire le point avec le négociateur. Elle ne savait peut-être rien, mais dans le jargon policier, on appelait ça une carotte de stupés. Amar avait dû obtenir un crédit de came pour le revendre en oubliant de rembourser ses fournisseurs. C'était assez fréquent. En général, des menaces ou quelques coups suffisaient à régler le problème. Mais lorsque l'argent ne rentrait pas, l'étape d'après consistait à séquestrer le débiteur ou l'un de ses proches. En définitive, ce n'était rien de plus qu'un différend commercial, dans un monde hors des lois et où le meurtre était une option comme une autre. Son mari connaissait les règles, Hayet les découvrait, ou feignait de les découvrir.

Durant l'heure qui suivit, Philippe resta en retrait, laissant Nabil travailler pour établir un lien avec la famille. Une demi-douzaine de personnes s'était entassée dans la pièce d'à peine vingt mètres carrés. L'air y était devenu épais, étouffant. La plupart des femmes pleuraient ; les hommes s'agitaient, parlaient entre eux en arabe sans lâcher le négociateur. Le flegme de son collègue fascinait Philippe, la

manière avec laquelle il captait l'attention de tous, parvenait à les convaincre de se confier à lui. D'un simple geste, entre deux conversations, Nabil lui avait fait comprendre qu'il était bientôt à court d'arguments ; mais en dépit de tout, il parvenait à gérer la situation. Hayet fixait Philippe, le regard sombre, lourd de reproches. Mais au moment où il s'apprêtait à devoir se justifier, le téléphone sonna de nouveau. D'une voix calme et claire, Nabil ordonna à tout le monde de sortir. Lorsqu'il ne resta plus que le chef de groupe et la jeune femme, il décrocha :

– Oui.

– Alors, t'es un cousin d'Amar. Tu connais sa famille ? Elle s'appelle comment sa mère ?

Nabil rapprocha de lui le dossier étalé sur la table du salon, posa le doigt sur l'une des premières lignes.

– C'est Afia, Afia Ameziane.

– Et toi, tu t'appelles pareil, Ameziane ?

– Oui, Mohamed Ameziane. Demandez-lui, vous allez voir.

– Je te rappelle.

Nabil raccrocha.

– Il va rappeler, ça va aller. Faites-moi confiance, Hayet. C'est normal qu'ils prennent des précautions...

Il n'acheva pas sa phrase. Une nouvelle sonnerie retentit.

– Allô, c'est Mohamed.

– OK, Mohamed, t'as le fric ?

– Oui, j'ai tout. Comment vous voulez faire ?

– Tu mets tout dans un sac. Tu as une caisse ?

– Oui, oui. Une vieille 207, blanche.

– D'accord. Tu prends le sac et tu vas porte de Pantin. T'as un portable ?

Philippe lui fit signe de temporiser. On ne remettait jamais une rançon en pleine nuit. On faisait aussi en sorte

de choisir l'endroit de la rencontre. Mais surtout, son groupe n'était pas prêt pour partir sur le terrain. Le mieux était de reporter au lendemain ; Nabil le comprit sans peine.

– Écoutez, il va faire nuit. Je conduis pas bien la nuit, j'ai des lunettes... Vous pouvez demander à Amar. Et je peux pas laisser sa femme toute seule, comme ça. S'il vous plaît, je vous amène l'argent demain matin. Je sais même pas y aller, à la porte de Pantin. Moi je prends le métro d'habitude, parce que ça coûte moins cher.

– Ça va, tu me saoules, tu veux qu'on le saigne, c'est ça ?

– Non, je vous jure ! Ne lui faites pas de mal, s'il vous plaît. Mais j'ai trop peur, vraiment. Demain, dès qu'il fait jour, je vais où vous voulez. D'accord ?

Hayet émit un cri plaintif, presque inaudible. Ses bras serrés autour d'un coussin.

– T'es vraiment une merde. Je te rappelle demain matin, t'as intérêt à décrocher, sinon je le crève et ce sera ta faute.

La menace fit peser un malaise oppressant. Philippe sentit que quelque chose n'allait pas, fit un signe à Nabil pour qu'il se rapproche. Une sensation de creux venait de se former dans son estomac.

– Tu crois que ça va aller ? Ils avaient l'air vachement à cran, quand même.

– Ils sont énervés parce que ce sont des baltringues. À mon avis, ils n'ont pas prévu la suite. Je les vois bien l'avoir soulevé sans réfléchir plus que ça. Ils devaient imaginer que ça n'allait pas traîner, et maintenant, ils sont emmerdés et ils cherchent à en sortir. Franchement, le mec auquel j'ai parlé n'a pas l'air solide. Il fait le malin, mais je ne le vois pas tuer l'otage. Ils vont sûrement lui mettre une branlée, si c'est pas déjà fait, mais ce sera tout. Demain matin, on va leur offrir une porte de sortie et ils vont se jeter dessus, t'inquiète.

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO S.A.S. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : JANVIER 2018. N° 131736 (00000)
IMPRIMÉ EN FRANCE